

II/2 – L'éthique comme doctrine de la vertu et du bonheur : Quelle est la vie bonne selon la nature ? Platon, *Gorgias*.

Gorgias est un dialogue de Platon dans lequel Socrate s'entretient avec un célèbre professeur de rhétorique nommé Gorgias, ainsi qu'avec deux disciples de celui-ci, Polos et Calliclès. Platon, par l'intermédiaire de Socrate, définit la rhétorique (l'art de l'orateur) comme un "art de la flatterie", un usage du discours destiné à séduire un auditoire afin de faire triompher une cause dans un prétoire ou une assemblée, que cette cause soit juste ou non. La rhétorique est aussi l'art de "faire de l'argument de plus faible l'argument le plus fort", un art de tromper à la fois sur le Vrai et sur le Bien. Le philosophe se distingue donc de la rhétorique comme le médecin du confiseur : le marchand de bonbons séduit davantage les enfants que le médecin, lequel leur impose certes d'amères potions, mais pour leur bien. Au final, le choix entre ces deux usages du discours que sont la rhétorique et la philosophie dépend de la fin recherchée : le philosophe désire connaître le juste pour vivre selon la justice, tandis que la rhétorique est, dans le contexte de la démocratie athénienne, le moyen le plus adapté pour obtenir la victoire dans un procès ou conquérir le pouvoir sur l'Agora. Le dialogue s'achève par un échange musclé entre Socrate et Calliclès, un jeune disciple de Gorgias qui assume sans détour la fin au regard de laquelle la rhétorique n'est qu'un moyen : il veut la domination, condition de la liberté et du bonheur. Le personnage de Calliclès est donc pour Socrate une "pierre de touche", en ce sens qu'il amène à poser les questions morales essentielles : être libre, est-ce faire ce qu'il nous plaît ? Une vie heureuse, est-ce une vie de plaisirs, l'assouvissement de tous ses désirs ? L'éthique (les vertus, tempérance et justice) n'est-elle qu'une convention contre-nature qui dissimule la réalité de de l'âme humaine ? Les hommes désirent-ils la justice pour elle-même ou par intérêt ?

CALLICLES

Comment un homme pourrait-il être heureux s'il est esclave de quelqu'un d'autre ? Veux-tu savoir ce que sont le **beau de le juste selon la nature** ? Hé bien, je vais te le dire franchement ! Voici, si on veut vivre comme il faut, on doit laisser aller ses propres passions, si grandes soient-elles, et ne pas les réprimer. Au contraire, il faut être capable de mettre son courage et son intelligence au service de si grandes passions et de les assouvir avec tout ce qu'elles peuvent désirer. Seulement, tout le monde n'est pas capable, j'imagine, de vivre comme cela. C'est pourquoi la masse des gens blâme les hommes qui vivent ainsi, gênée qu'elle est de devoir dissimuler sa propre incapacité à le faire. La masse déclare donc bien haut que le dérèglement – j'en ai déjà parlé – est une vilaine chose. C'est ainsi qu'elle réduit à l'état d'esclaves les hommes dotés d'une plus forte nature que celle des hommes de la masse; et ces derniers, qui sont eux-mêmes incapables de se procurer les plaisirs qui les combleraient, font la louange de la tempérance et de la justice à cause du manque de courage de leur âme. Car, bien sûr, pour tous les hommes qui, dès le départ, se trouvent dans la situation d'exercer le pouvoir, qu'ils soient nés fils de roi ou que la force de leur nature les

ait rendus capables de s'emparer du pouvoir – que ce soit le pouvoir d'un seul homme ou celui d'un groupe d'individus -, oui, pour ces hommes-là, qu'est-ce qui serait plus vilain et plus mauvais que la tempérance et la justice ? Ce sont des hommes qui peuvent jouir de leurs biens, sans que personne y fasse obstacle, et ils se mettraient eux-mêmes un maître sur le dos, en supportant les lois, les formules et les blâmes de la masse des hommes ! Comment pourraient-ils éviter, grâce à ce beau dont tu dis qu'il est fait de justice et de tempérance, d'en être réduit au malheur, s'ils ne peuvent pas, lors d'un partage, donner à leurs amis une plus grosse part qu'à leurs ennemis, et cela, dans leurs propres cités, où eux-mêmes exercent le pouvoir ! Écoute, Socrate, tu prétends que tu poursuis la vérité, eh bien, voici la vérité : **si la facilité de la vie, le dérèglement, la liberté de faire ce qu'on veut, demeure dans l'impunité, ils font la vertu et le bonheur ! Tout le reste, ce ne sont que des manières, des conventions, faites par les hommes, à l'encontre de la nature.** Rien que des paroles en l'air, qui ne valent rien.

SOCRATE

Je veux te convaincre, pour autant que j'en sois capable, de changer d'avis et de **choisir, au lieu d'une vie dérèglée, que rien ne comble, une vie d'ordre, qui est contente de ce qu'elle a et qui s'en satisfait.** (...) Regarde bien si ce que tu veux dire, quand tu parles de deux genres de vie, une vie d'ordre et une vie de dérèglement, ne ressemble pas à la situation suivante. Suppose qu'il y ait deux hommes qui possèdent, chacun, un grand nombre de tonneaux. Les tonneaux de l'un sont sains, remplis de vin, de miel, de lait, et cet homme a encore bien d'autres tonneaux, remplis de toute sortes de choses. Chaque tonneau est donc plein de ces denrées liquides qui sont rares, difficiles à recueillir, et qu'on obtient qu'au terme de maints travaux pénibles. Mais, au moins, une fois que cet homme a rempli ses tonneaux, il n'a plus à y verser quoi que ce soit ni à s'occuper d'eux; au contraire, quand il pense à ses tonneaux, il est tranquille. L'autre homme, quant à lui, serait aussi capable de se procurer ce genre de denrées, même si elles sont difficile à recueillir, mais comme ses récipients sont percés et fêlés, il serait forcé de les remplir sans cesse, jour et nuit, en s'infligeant les plus pénibles peines. Alors, regarde bien, si ces deux hommes représentent chacun une manière de vivre, de laquelle des deux dis-tu qu'elle est la plus heureuse ? Est-ce la vie de l'homme dérèglé ou celle de l'homme tempérant ? En te racontant cela, est-ce que je te convainc d'admettre que la vie tempérante vaut mieux que la vie dérèglée ? Est-ce que je ne te convaincs pas ?

CALLICLES

Tu ne me convaincs pas, Socrate. Car l'homme dont tu parles, celui qui a fait le plein en lui-même et en ses tonneaux, n'a plus aucun plaisir, il a exactement le type d'existence dont je parlais tout à l'heure : il vit comme une pierre. S'il a fait le plein, il n'éprouve plus ni joie ni peine. Au contraire, la vie de plaisirs est celle où on verse et on reverse autant qu'on peut dans son tonneau !